

La "Bibliothèque universelle" (1815-1924). Mirroir de la sensibilité romande au XIXe siècle [Yves Bridel, Roger Francillon]

Autor(en): **Clavien, Alain**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse
d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **49 (1999)**

Heft 4

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nichtsdestotrotz wollten sich die führenden Familien dennoch nicht in der «Reislauferei» (Leisten fremder Kriegsdienste) beschränken lassen. Zu sehr lockten die gebotenen Summen und Offizierspatente auch die Elite. So kämpften oft Neuenburger auf fremden Schlachtfeldern gegen Preussen! Die Neuenburger konnten sich, trotz der stossenden Konsequenzen, auf die Generalartikel von 1707 berufen, die fremde Kriegsdienste erlaubten. «Es gab nur die Einschränkung, die fremde Macht dürfe nicht gegen Neuchâtel kämpfen.»

Anfang 1806 zur Abtretung des Fürstentums an Napoleons General Berthier gezwungen, kommt Friedrich Wilhelm III. 1814 dem Willen der Neuenburger dennoch entgegen und erneuert die Personalunion. Warum? «Hätten die Könige nur rational gedacht, hätten sie sich schnell von einem fernen Ländchen trennen müssen, das keine materiellen Gewinne, aber viel Ärger eintrug ... Friedrich Wilhelm III. hat das Fürstentum 1814 zurückgenommen, weil ihn die Anhänglichkeit und der Wille der Menschen dort anrührte. Er erwiderte Treue mit Treue. Rational vertretbar war diese Einstellung nicht. Ein Verzicht 1814 hätte der preussischen Krone manche späteren Schwierigkeiten erspart und anderswo vielleicht eine Entschädigung eingebracht.» Ein Hinweis wohl auf die Bedeutung psychologischer Faktoren in der hohen Politik, bei Monarch wie Bürgern¹. Durch energischen persönlichen Einsatz erreicht derselbe König aber auch eine dringend nötige Justizreform. 1831 scheitern zwei von aussen ins Land getragene republikanische Umsturzversuche.

Das an Frankreich angrenzende Ländchen blieb nicht zuletzt aufgrund der Personalunion während der anderthalb Jahrhunderte der Verbindung mit Preussen von Kriegen verschont. Mehr noch, die preussischen Könige gaben durch ihre flexible Politik dem Fürstentum jene politischen Rahmenbedingungen, die es ihm ermöglichten, sich ohne tiefgreifende Konflikte und mit weniger Brüchen von einer bäuerlich-aristokratisch-patrizischen zu einer bürgerlich-gewerblich-aristokratischen Gesellschaft bzw. aus einer armen zu einer wohlhabenden Landschaft zu wandeln. Gleichzeitig jedoch blieben die führenden Familien an der Spitze und passten sich den Gegebenheiten an.

René Häusler, Amriswil

Yves Bridel et Roger Francillon: **La «Bibliothèque universelle» (1815–1924). Miroir de la sensibilité romande au XIX^e siècle.** Lausanne, Payot, 1998. 351 p. (Collection «Etudes et documents littéraires»)

Le lecteur historien ne manquera pas d'être étonné qu'on puisse aujourd'hui encore écrire un livre sur un plan en vogue au XIX^e siècle pour les biographies, religieuses et artistiques surtout, plan selon lequel on résume d'abord la vie du biographe avant de passer à la présentation de son œuvre et de sa pensée – comme s'il n'y avait pas de lien entre les deux choses. C'est ce modèle suranné que les deux directeurs de ce livre ont imposé, peut-être parce que les nécessités pratiques d'organisation du travail entre plusieurs collaborateurs leur ont tenu compte de réflexions

¹ Vgl. Häusler, René: *Herrscher der Herzen? Vom Sinn des Königtums im 21. Jahrhundert. Die Monarchie als psychologische Staatsform.* Haag und Herchen, Frankfurt am Main 1998, oder derselbe: «Im Zeichen eines weltweit erstarkenden Royalismus. Sehnsucht nach dem Ewigültigen – Der König als Archetyp und Hoffnungsträger. Gedanken zu den symbolischen und sozio-kulturellen, quasi 'psychologischen' Aspekten der parlamentarischen Monarchie». In: *Historische Mitteilungen der Ranke-Gesellschaft*, 9. Jahrgang, Heft 2, 1996, S. 221–254.

méthodologiques; l'on a donc une histoire de la *Bibliothèque universelle* (due à Daniel Maggetti) suivie de six chapitres thématiques, consacrés aux positions philosophiques, politiques ou littéraires de la revue, chacun de ces chapitres étant confié à des auteurs différents qui, au vu des contradictions et des redondances entre les parties, n'ont pas l'air d'avoir eu l'envie ou la possibilité de vraiment coordonner leurs travaux.

Ces critiques faites, venons-en au fonds d'un livre intéressant malgré ses limites.

La *Bibliothèque universelle* (ci-après abrégé *BU*) a commencé par se nommer *Bibliothèque Britannique*. La revue est lancée en 1796 à Genève par quelques membres de l'aristocratie locale qui espèrent gagner de l'argent avec un périodique qui publie essentiellement des textes anglais – littérature, sciences et arts – traduits en français. Pendant près de vingt ans, la revue tire à 1000 exemplaires; sans être d'un rendement exceptionnel, l'affaire marche. Il faut dire que les frais de fabrication sont bas: les traductions, pour lesquelles on ne paie évidemment aucun droit, se font en famille et les contributions originales des proches ne sont pas rémunérées. A partir de 1815, les choses se gâtent: la revue qui a toujours défendu un libéralisme modéré, hostile aux principes révolutionnaires, perd de nombreux lecteurs français. Les trois fondateurs décident alors d'une réorientation que signale le changement de titre: de «britannique», la revue devient «universelle». Les traductions, les extraits et les résumés d'œuvres étrangères restent la raison d'être du périodique, mais aux productions anglaises, qui restent la référence privilégiée, on ajoute des productions allemandes et italiennes. L'enrichissement du contenu n'a pas l'effet escompté: la revue périclité, et les différents rédacteurs qui se succèdent à son chevet n'arrivent pas à la guérir de sa langueur. En 1836, elle relève pourtant la tête en devenant l'organe d'une petite coterie universitaire genevoise, scientifiquement brillante et politiquement réactionnaire, avec un titre qui fait sourire toute la ville: *Bibliothèque universelle de Genève...* La révolution radicale de 1846 et l'épuration académique qui l'accompagne laissent la revue exsangue. Après plusieurs péripéties, elle fusionne avec une autre revue conservatrice en difficulté, la *Revue suisse* que dirige de Neuchâtel le philosophe Charles Secrétan, chassé lui aussi de l'Université de Lausanne par les radicaux vaudois. Cette fusion sauve le périodique sans pour autant qu'il retrouve pleine santé. C'est l'arrivée du Lausannois Edouard Tallichet, en janvier 1866, qui relance vraiment la *BU*. Venu du monde de l'édition, sensible à une certaine rigueur commerciale et administrative, se consacrant à plein temps à ce nouveau travail, Tallichet va mener le périodique au succès: de 300 abonnés en 1869, on passe à plus de 3000 abonnés à la fin des années 1890... Cet administrateur efficace ne se limite pourtant pas à ce rôle. C'est lui qui décide du contenu et du ton de la *BU*, qu'on doit pouvoir mettre entre toutes les mains, y compris celles des pensionnaires de jeunes filles. Directeur pudibond et tâtilon, qui ne se gêne pas pour retourner la copie en soulignant les passages à supprimer au crayon gris, Tallichet est décrit comme un tyran par tous ses collaborateurs, mais les collaborateurs ne manquent pas parce que la *BU* paie, et paie bien. Avec l'arrivée d'une nouvelle génération de jeunes écrivains qui ne se reconnaît pas dans la vénérable revue, avec la concurrence de la *Semaine Littéraire* créée en 1894, le tirage du mensuel entame une lente mais inexorable décrue sans que Tallichet accepte de changer sa ligne. En 1908, à 80 ans passés, le terrible directeur passe enfin la main. Malgré leurs efforts, ses successeurs, les professeurs lausannois Edmond Rossier puis Maurice Millioud, n'arriveront pas à sauver la *BU* qui meurt en 1924, phagocytée par la récente *Revue de Genève* de Robert de Traz.

Gilles Revaz, Donat Rütimann et Barbara Zimmermann sont les auteurs des articles thématiques qui viennent compléter l'historique de la revue. L'image générale qui se dégage de ces interventions est celle d'une revue conservatrice et timorée, en politique comme en littérature. Fédéraliste et libérale, attachée à un protestantisme très moral tout imbibé de Kant, promotrice d'une littérature qualifiée de «populaire» lorsqu'il s'agit d'auteurs romands et avocate d'une littérature édifiante dans des chroniques critiques qui mettent le «Bien» au-dessus du «Beau»: telle peut se définir la *BU*. Ce qui est un peu dommage, c'est que les auteurs ne vont pas beaucoup plus loin que ces généralités. Peut-être faut-il incriminer le mode de travail retenu, qui rend les analyses très cloisonnées et indépendantes de l'historique de la revue, peut-être leur formation surtout littéraire explique-t-elle un dépaysement flagrant dans l'histoire politique de la période. Ainsi peinent-ils à voir ce qui change – même si les mots restent les mêmes, le problème de la question sociale par exemple ou celui de la neutralité ne se pose-t-il pas différemment en 1860, en 1900 ou en 1920? Ainsi ne montrent-ils jamais ce qui, à l'intérieur même du camp libéral-conservateur ressort d'un discours général et ce qui est plus spécifique à la *BU* – rappelons entre autre exemple que pendant la Grande Guerre, *Gazette de Lausanne* et *Journal de Genève* ne défendaient pas des positions identiques... Le lecteur reste donc un peu sur sa faim. *Alain Clavien, Lausanne*

Martine Ruchat: Les chroniques du mal. Le journal de l'éducation correctionnelle 1850–1918. Genève, Editions Passé Présent (La mémoire du papier), 1998. 214 p.

Des milliers de feuillets constituent la source de cet ouvrage. Le principal objectif est de donner accès aux lecteurs à ce matériel totalement inédit et qui constitue un témoignage de premier ordre pour l'histoire des institutions éducatives du XIX^e siècle destinées à l'enfance dite «vicieuse». Il s'agit des journaux successifs des directeurs de l'Etablissement industriel et agricole de la Garance ouvert en 1846 à Genève – appelé aussi «asile pédagogique» –, puis, à la fermeture de ce dernier, de la Colonie agricole et professionnelle de Serix-sur-Oron ouverte en 1863 à Palézieux dans le canton de Vaud; celle-ci, appelée aussi «le disciplinaire», est devenue l'actuel Institut romand d'éducation. Le lecteur, peut-être frustré de ne pas en apprendre davantage sur les institutions elles-mêmes, pourra se référer à l'ouvrage de Martine Ruchat intitulé *L'oiseau et le cachot. Naissance de l'éducation correctionnelle en Suisse romande 1800–1913* (Zoé, 1993).

Le journal du directeur relève à la fois du journal intime ou du livre de raison contenant des réflexions personnelles sur le quotidien et du journal de bord ou du livre de compte relatant les activités dans l'institution. Destiné à être lu aux séances du comité, il consigne jour après jour l'observation des enfants, les travaux réalisés, les punitions distribuées; les principes moraux et pédagogiques côtoient une pratique faite d'accommodements et de désillusions. Le journal apporte, certes à travers le regard du directeur qui donne à voir les sous-maîtres et les élèves, une information sur le vécu quotidien infiniment plus modulée que ce que l'institution dit d'elle-même à travers des sources plus officielles. De larges extraits cités permettent de saisir dans une certaine mesure l'atmosphère et les rituels de l'institution. L'intérêt pour cette source réside surtout dans la possibilité de saisir, dans la veine d'une démarche historique actuellement très appréciée, une pratique plutôt qu'une théorie.

Ainsi les journaux de sept directeurs, à l'exception de quelques lacunes, sont présentés successivement dans l'ouvrage, depuis 1850 (premier journal conservé)